

Casus Belli

Ordo après l'Ordo

La guerre a eu lieu. L'ordre qui la rendait possible aussi.

Dans l'architecture dépouillée de l'Abbaye de Hambye, l'exposition « Casus Belli » de Yann Lacroix engage une réflexion sur l'« après » ; après les batailles, après les récits héroïques, après les ordres constitués qui, pendant des siècles, ont structuré les corps, les valeurs et les territoires. La série des Chevaliers (2022) de Yann Lacroix convoque une figure centrale de l'histoire occidentale, celle de l'ordre armé, du serment, de la discipline, non pour en réactiver la puissance, mais pour en interroger la persistance fragile.

Dans le vocabulaire médiéval, *ordo* ne désigne pas seulement une organisation sociale ou religieuse, mais un principe de lisibilité du monde. *Ordo monasticus*, *ordo militiae*, *ordo socialis* organisent les hiérarchies, les temporalités et les comportements selon une logique où la violence, lorsqu'elle est codifiée, peut se dire légitime. La chevalerie participe pleinement de cet ordre : elle en est à la fois l'expression armée et la garantie symbolique. Or ce que montrent les œuvres de Yann Lacroix, ce n'est pas l'*ordo* en action, mais sa survivance après sa perte de fonction. Les chevaliers ne combattent plus. Ils ne représentent ni bataille, ni victoire, ni défaite.

Ils apparaissent comme des formes maintenues dans un état de tension silencieuse : des figures d'un *ordo* après l'*ordo*.

C'est ici que la notion de *tenir lieu* devient centrale. *Tenir lieu* ne signifie pas remplacer fidèlement, ni illustrer ce qui a disparu. C'est occuper une place laissée vacante, maintenir une fonction sans l'exercer, conserver une forme lorsque son usage s'est retiré. Les chevaliers de Yann Lacroix tiennent lieu de ce qui fut la guerre : non comme souvenir narratif, mais comme présence condensée d'un système de valeurs, de contraintes et de violences désormais privées de leur efficacité historique. Ils sont les restes visibles d'un ordre qui ne garantit plus ni protection ni paix, mais qui continue de structurer les imaginaires.

Dans *Tenir lieu*, cet enjeu est indissociable de l'acte de peindre. Car ce qui tient lieu ne tient pas par le discours, mais par la force d'une image. La peinture ne reconstitue pas l'événement ; elle en transmet la charge. Par la lenteur du geste, par les reprises, les recouvrements, les résistances de la matière, l'image devient le lieu où subsiste ce qui ne peut plus se dire. Elle ne montre pas la bataille, mais elle en conserve la pression, la gravité, la tension latente. Chez Lacroix l'image n'est pas illustrative : elle est opératoire.

La peinture de Yann Lacroix se construit par stratification. Les couches picturales se superposent, s'effacent partiellement, réapparaissent, laissant affleurer des états antérieurs de l'image. Cette logique de superposition ne relève pas seulement d'une technique ; elle constitue une véritable pensée du temps. Comme l'histoire elle-même, la peinture n'est pas linéaire : elle procède par dépôts successifs, par accumulations et recouvrements, où rien n'est totalement aboli. Chaque couche conserve la mémoire de celles qui la précèdent. Cette stratification picturale fait écho à une stratification historique. Les figures de chevaliers apparaissent comme des points de condensation où se superposent plusieurs temporalités, médiévales, modernes, et contemporaines. Elles ne renvoient pas à une époque précise, mais à un empilement de sens, de récits et de formes. En ce sens, la peinture fonctionne comme un paysage historique, un lieu qui recèle, sous sa surface, des couches de temps hétérogènes, parfois visibles, parfois enfouies.

L'abbaye de Hambye participe pleinement de cette logique. Ancien lieu d'ordre monastique, elle ne remplit plus sa fonction originelle, mais elle continue d'imposer une structure, celle des murs, des circulations, des rythmes spatiaux. Elle est elle-même un espace stratifié, traversé par des usages successifs, des abandons, des restaurations. Les œuvres de Yann Lacroix ne s'y ajoutent pas comme un décor, elles entrent en résonance avec cette profondeur temporelle. Le lieu et la peinture partagent une même condition, celle de formes historiques qui persistent après leur usage, et dont le sens se déplace sans disparaître.

Ainsi, *Tenir lieu* désigne à la fois une position historique, une pratique picturale et une expérience du regard. La peinture devient un espace où l'histoire ne se raconte pas, mais se sédimente. Couche après couche, elle maintient visibles les survivances d'un ordre ancien, non comme vestiges inertes, mais comme présences actives, encore capables d'interroger notre rapport contemporain à l'ordre, à la violence et à la responsabilité.